

# L'Abeille.

5me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

5me. Année.

VOL. V.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 29 MARS 1853.

No. 26

Mr. le Rédacteur,

Comme c'est la coutume, quand l'on correspond avec votre *intéressante feuille*, de vous adresser quelques mots avant d'entrer en matière; et comme l'on a le droit de vous exprimer dans cette adresse le contraire de ce que l'on pense, je suis la coutume [ car bien impertinent est celui qui se mêle de faire autrement que les autres ] et, en conséquence, j'ose vous dire que je vous envoie des *fleurs*, qui, loin d'être sauvages, sont au-dessus de tout ce que *L'Abeille* a reçu jusqu'à présent; qu'elles vont m'élever *au-dessus* de tous les *écrivains* passés, présents et futurs; et que je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur,

JEAN

M. L. C.

**L'INDUSTRIE. — SA FUNESTE INFLUENCE DANS LES PAYS NON CATHOLIQUES. — SORT DE LA CLASSE OUVRIÈRE CHEZ CES MÊMES NATIONS QUE PEUT LA RELIGION CATHOLIQUE SEULE RETIRER DE L'ÉTAT DE DÉGRADATION OU ELLES SONT DESCENDUES.**

Qu'est-ce que l'industrie? L'industrie est l'art qui a produit ces vaisseaux armés par le feu qui ont détrôné Eole et qui déferaient à la course les Tritons de la fable; ces chars magiques qui traversent les entrailles des montagnes avec la rapidité de l'éclair qui sillonne la nue; ces machines merveilleuses auxquelles l'homme a communiqué une puissance, une dextérité qui manquent à son organisation. Tout cela me paraît un des plus beaux titres de gloire de l'esprit humain, des instruments de progrès d'une admirable énergie, si la pensée chrétienne préside à leur emploi, si elle les coordonne au but marqué par le doigt de Dieu et les tendances légitimes de l'humanité.

Parmi les conquêtes qui s'offrent à l'ambition de l'homme, il n'y en a pas de plus honorables, de plus utiles en elles-mêmes que celle de l'industrie; et je n'hésite pas à placer au-dessus de tous les Alexandre passés et futurs l'homme de génie qui, au lieu de fonder sa propre grandeur sur le ravage des royaumes, le massacre et l'humiliation de ses semblables, leur appren-

dra l'art de mieux régner sur la nature et d'en extraire avec plus d'abondance et moins de sueurs des moyens d'existence. (*L'abbé Martinet, Sol. Prob.*)

Il y a des gens qui justement révoltés des maux qui pèsent sur une grande partie des populations industrielles, en accusent l'industrie elle-même et lui attribuent un caractère pernicieux et antichrétien: ils sont dans l'erreur. En effet le travail étant un bien, l'industrie qui est le perfectionnement du travail ne peut pas être un mal. L'industrie agricole ne deviendra pas nuisible, parcequ'elle sera plus capable de multiplier les produits du sol, de mettre à la disposition de l'homme les trésors enfouis dans le sein de la terre. Ceux qui craignent d'épuiser la grande nourriture, connaissent bien peu la vigueur de sa constitution et la faiblesse de ceux qu'elle nourrit. Et serait-il défendu de décharger nos bras de chair de travaux que des bras de fer exécuteront mieux, plus vite et sans souffrances? Quant à ceux qui craignent que le devoir de l'expiation religieuse ne souffre de cette diminution de peine, ils peuvent se rassurer: nous pouvons alléger nos chaînes dans les galères de la vie; mais les faire tomber avant que la mort les brise, c'est chose peu à craindre.

Je dirai avec ceux qui sont admirateurs exclusifs du progrès: Honneur à l'industrie! mais ils diront avec moi: Honneur et respect à l'homme autour de l'industrie! Si les productions sorties de la main de l'ouvrier, au lieu de le servir, le dominent cruellement, ils diront avec moi: Malheur au peuple qui adopte une religion capable de produire d'aussi grands maux. Or c'est ce qui arrive inévitablement, quand l'industrie acquiert un grand développement, chez une nation, où le principe religieux a perdu sa force. Il y a progrès de barbarie, dans les hautes classes livrées sans frein à leur cupidité, et dans les classes inférieures fatalement poussées aux dernières limites de l'abrutissement et de la misère. Je montre d'abord que cela doit être, je montrerai ensuite que cela est.

L'homme a une terrible inclination qui le porte à faire de ses passions le centre

de son existence et de l'existence de ses semblables. Celui qui a reçu du ciel la supériorité de l'intelligence, supériorité qui conduit à toutes les supériorités, l'emploie à courber autour de lui les esprits devant l'idole de sa pensée. Il fait de ses semblables des machines qui travaillent au profit de sa cupidité, des instruments de plaisir destinés au service de sa luxure. C'est ce que nous voyons chez tous les peuples qui se sont civilisés *naturellement*.

A Athènes, la reine de la civilisation antique, sur cent individus humains, on en élevait un à la dignité d'homme et l'on réduisait le reste à la condition de bétail. Il y avait 20,000 citoyens et 400,000 esclaves. A Sparte, la proportion des hommes était encore moindre, et le nombre des ilotes les rendait assez vils pour qu'on en fit du gibier destiné au plaisir de la chasse.

A Rome, pour être riche, il fallait avoir au moins quatre ou cinq cents esclaves. Les seigneurs occupaient ces esclaves à dépecer d'autres esclaves à l'usage de leurs viviers. Le massacre des esclaves était un divertissement public, un agréable tue-temps. Tacite raconte comment un beau spectacle la mort en un seul jour de dix-neuf mille hommes s'égorgeant sur le lac Fucin, par le bon plaisir de l'empereur Claude et du peuple romain. Titus, tant vanté comme un modèle d'humanité, ne croyait pas pouvoir célébrer dignement la fête de son père Vespasien, sans faire dévorer aux bêtes trois mille prisonniers juifs. La digestion eût été trop laborieuse, si, après le premier service, le sang humain n'eût coulé pour réjouir l'humanité des dames romaines, qui couvraient d'apaudissements le gladiateur expirant avec grâce.

Mais laissons là les Grecs et les Romains, traversons près de deux mille ans et arrivons à Constantinople. Un Sultan se met dans la tête de peccer les Turcs qui assistaient depuis quatre siècles au spectacle de la plus haute civilisation, sans avoir laissé entamer leur barbarie. Mais il commence, comme font tous les hommes, par la fin: il veut faire prendre l'habit et la tournure d'hommes policés